

phes chrétiens avaient à lutter contre l'inintelligence et l'épaississement des âmes païennes. Ils avaient à lutter contre l'éducation que leur propre intelligence avait reçue, éducation juive ou païenne, très-antiphilosophique pour les uns, très-confusément et très-contradictoirement philosophique pour les autres. Ils avaient à lutter contre les lacunes même et les imperfections des idiomes païens dont ils se servaient, idiomes inaccoutumés et impropres aux choses spirituelles.

Ils avaient à lutter, enfin, contre les mutuelles divergences de leurs esprits. Sans doute, ce que le dogme enseigne : la création du monde par Dieu et par le Verbe substantiel de Dieu ; la déviation des anges d'abord, des hommes ensuite ; la perversion de l'humanité par les démons qui ont enseigné la désobéissance et fondé l'idolâtrie ; le salut offert par le Verbe incarné à ceux qui veulent croire en lui et le suivre ; le jugement après la mort ; l'homme conduit à la dernière fin de son être, récompensé et puni, éternellement et souverainement, dans l'intégrité recomposée de sa personne, c'est-à-dire dans son âme immortelle et dans sa chair ressuscitée : voilà des points sur lesquels il n'y a, entre les philosophes chrétiens, ni divergence, ni déviation.

Mais maintenant, l'âme est-elle absolument une? N'y a-t-il pas dans l'homme, comme certains philosophes le disent et comme le répète tant de fois Marc Aurèle¹; trois choses : un corps, une âme et un esprit; — un corps purement matériel, — une âme, ou (pour éviter de traduire) une *psyché*, qui tient en quelque chose de la ma-

¹ Dans Marc Aurèle, V, 85, comme aussi dans Plutarque *de Genio Socratis*.

tière, qui serait mortelle par sa nature, mais que Dieu rend immortelle, pour que le méchant ne soit pas sans punition; ni l'homme de bien sans récompense, — et enfin un souffle, un esprit (*πνεῦμα*) qui n'habite pas nécessairement dans l'homme, qui est plutôt un don venu d'ailleurs; mais un don, qu'en une certaine mesure, tout homme reçoit en naissant; qu'il peut perdre et qu'il perd sans cesse par sa faute; que, malheureusement pour lui, il va redemander souvent à qui ne peut le lui donner, c'est-à-dire à l'esprit du mal, au prince de la matière, au corrupteur du monde et de l'homme, à Satan; qu'il devrait, au contraire, demander à Dieu et qu'il trouverait en Dieu, parce qu'alors l'Esprit de Dieu viendrait habiter avec lui, ferait en lui son temple, rétablirait en lui la ressemblance divine? — Faut-il admettre, par suite, la distinction entre l'homme animal qui ne possède que l'âme, et l'homme spirituel à qui l'esprit a été donné? L'homme spirituel (*πνευματικός*) est maître et vainqueur des démons; ils ne peuvent même se dérober à son regard. L'homme animal (*ψυχικός*), au contraire, est la dupe et l'esclave des démons; il souffrira éternellement avec eux, tandis que celui qui, par sa vertu et ses prières, a su conquérir la parenté et l'habitation en lui de l'Esprit divin, le possédera éternellement¹.

¹ V. Tatiens, 4, 12, 16. Justin, *Tryph.*, 4, 6, et le livre (douteux) de *Resurrectione*, 10; Athénagore, *Legat.*, 24, 25, 27. Saint Irénée distingue aussi *corpora, animas et spiritus*, 11, 33.

L'expression de psychique est toujours prise en mauvaise part par les écrivains chrétiens. Voy. Tatiens, 15, 16. — Tertullien, montaniste, l'applique aux catholiques. Saint Paul avait déjà dit : *animalis* (*ψυχικός*) (*homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* (I Cor., II, 14), et il l'oppose au *πνευματικός*. Ψυχὴ serait-il ce qu'Origène appelle le corps spirituel sous lequel l'âme se montre après la mort? C. Cels., II, 62.

Sur tout cela, nous ne prétendons établir ni la parfaite exactitude, ni la parfaite clarté, ni la parfaite concordance des philosophes chrétiens. On peut bien reconnaître, si on veut, dans leur langage, une certaine indécision de la pensée philosophique, et plus encore une certaine imperfection de la langue chrétienne, naissante alors; on peut y reconnaître une influence exercée par le voisinage de la philosophie profane. Tatien semble toucher à Marc Aurèle. Mais prenez-y garde! Nous verrons Marc Aurèle aboutir (autant que cet esprit indécis aboutit à quelque chose) à un panthéisme, négatif au fond de toute individualité, par conséquent de toute conscience, de toute liberté et de toute vertu. Tatien, au contraire, ainsi que toute la philosophie chrétienne, maintient invinciblement et la personnalité de Dieu et la personnalité de l'homme; il maintient par là le principe de la vraie piété, l'assurance de la vie future, l'énergie du libre arbitre humain et le fondement de la vertu. Peut-être même, ces imperfections de la pensée et du langage qui entraînent les philosophes chrétiens vers les souvenirs des écoles païennes où a étudié leur jeunesse, étaient-elles utiles, parce que, rapprochant, sans danger pour les vérités fondamentales, l'Église de l'École, elles facilitaient le passage de l'École à l'Église. Ils parlaient la langue des païens pour convertir les païens. Et, tout en parlant cette langue, ils arrivaient à faire entrer dans les âmes cette notion du *pur esprit*, si familière aujourd'hui aux intelligences chrétiennes, si étrangère alors aux habitudes, aux intelligences, et même aux idiomes. Ils la faisaient sortir du vague et de la discordance infinie où la noyaient ceux des philosophes qui avaient pu en percevoir quelque chose. S'ils balbutiaient

avec la philosophie païenne, c'était pour lui apprendre à parler.

En résumé donc, entre la philosophie païenne et la philosophie chrétienne d'alors, les points de contact ne manquaient point. L'une avait, à certains égards, préparé les voies à l'autre; mais celle-ci était prête à faire admirablement, si on y eût consenti, l'éducation de sa devancière.